

En décembre 2025, *Les Ecrits-20* étaient invités à mettre en scène le terme

La tempête

Chaque membre de l'atelier a la possibilité de proposer une micro-nouvelle, moins de 1 000 caractères et/ou une nouvelle de 8 000 à 12 000 caractères.

Œuvres présentées par ordre alphabétique des titres.

Connexion

Un fourmillement, d'abord. Frissons épidermiques.
Un crépitement, ensuite.
Un vertige au bord du cœur, les deux pieds dans le vide.
La surprise de l'inattendu.
Ce mince espoir d'être entendu. D'avoir été attendu.
Le ventre qui se tord et patiente. Espère.
Le parfum enivrant de l'attente.
L'épiderme devenu électrique.
L'appel de l'autre, plus pressant. Insistant.
Irrésistible.
Les cellules nerveuses qui s'agitent. Tremblements inconstants.
Les connexions se créent, se meuvent, dansent ensemble.
Le cœur jubile, en liesse.
Flammes nouvelles. Puissance d'un brasier incandescent.
Le corps s'affole. S'ébroue. Cajole l'excitation latente.
Le souffle se perd dans les méandres d'une lumière grandissante.
Le flambeau grandit et explose. Le feu submerge.
L'orage éclate, l'électricité est partout.
Déchaînement extatique des pulsions.
L'être en redemande.
Encore.
Et encore.
Plus rien n'existe que cet autre, unique.
Son cœur.
Son corps.
Son être.
La tempête se déchaîne.
La raison disparaît.
Et tout s'éclaire.

Agathe Débus

Derrière la tempête

C'était juste la nuit ! Elle enveloppait, frileuse, l'horizon dans l'inconfort, tirillé dans les os de haies. Des champs ! Le jour fuyait !

Semblait se retenir bien qu'une muraille sans contour, sans profondeur, tournoyait, lacérant le dehors... un chant aux longues griffures qui soutenait un timbre lancinant d'où, de l'intérieur de chaque foyer, troublait les âmes...

Par lampées entières murs mais aussi volets, recevaient les éléments arrachés de leurs gonds ! Tout objet, tout sujet devenait fêtu de paille : tuile, branche arrachées ; projetées aux mille hasards ! jusqu'au fond d'une rue... perdue, jusqu'aux vantaux de bois qui se balançaient...

Une croisée aux contours arrondis, juste au-dessus de ce jeu qui claquait à nu !; derrière cette lucarne, un reste de jour qui pendait, indifférent à ce dernier cri que ce vent fou cachait...

Pierre Harmange

Le Petit Mousse

Lorient, août 1859.

— Monte, lâcha le capitaine.

Il prit son balluchon – son seul bagage – et posa le pied sur la passerelle. Elle bougeait. Il aimait cette sensation.

« On se croirait sur les planches, derrière les rideaux. Comme dans les théâtres où maman jouait... »

Il avait toujours aimé courir sur les traverses, les bras ouverts comme des ailes.

— Tu ressembles à un oiseau, Owain ! disait alors sa mère.

« Maman... »

Il remercia le capitaine — il faut toujours dire merci, sa mère le lui avait souvent répété.

Derrière lui, l'équipage le regardait : le second, le bosco et puis les autres matelots.

— Tu es un peu vieux pour faire un bon mousse, mais ça paiera ta traversée ! justifia le capitaine.

Il sourit. Il avait eu raison de mettre son beau gilet, celui avec des boutons de cuivre en forme d'ancres et de canons.

— Tu es beau comme un ange, Owain ! le complimentait sa mère quand il s'habillait ainsi :

À présent, il frotte. De la coquerie à l'écouille. Il frotte et il chantonne.

*Du matin au soir courbé sur le pont,
Armé d'une brosse et d'un vieux baquet,
Un gros savon noir pour seule munition,
C'est mon sacerdoce, toujours au taquet.*

C'est le second qui lui a appris les paroles, ou le bosco, ou un matelot. Il ne sait plus vraiment.

Il bute encore souvent sur le dernier vers.

— Drôle de mot, on dirait un sac d'os !

Il a rangé son gilet. On lui a donné une chemise et une veste rapiécées. Elles sont un peu petites pour lui. Mais surtout, surtout, il a une belle casquette de mousse. C'est le capitaine qui lui a offerte.

Il est gentil, le capitaine. Owain l'aime bien.

Le premier soir, il l'a pris à part dans sa cabine :

— Moi aussi, j'ai demandé à monter sur ce bateau un jour. Je n'en suis plus jamais redescendu. *L'An Avel* est devenu ma maison. »

Oui, mais Owain, lui, ne faisait que passer :

— Moi, je vais rejoindre maman. Elle s'est sentie mal à la fin du spectacle, hier soir... ou la nuit d'avant, je ne sais plus trop. On m'a dit, après, qu'elle était malade depuis longtemps. Elle ne m'en avait jamais parlé.

Le capitaine avait bien senti que le garçon avait besoin de s'épancher. Il l'avait laissé poursuivre :

— Elle m'a dit d'aller sur le port. Que je trouverais un bateau pour le Pays de Galles, qu'elle avait encore de la famille là-haut.

Owain avait souri :

— Elle avait peur que j'oublie.

Il avait tendu sa paume au capitaine. On pouvait encore lire « *L'An Avel – Cardiff* »

Sa mère avait discrètement ajouté :

— Demande à parler au capitaine. Il est venu me voir au théâtre, il t'aidera. C'est mon mécène...

Owain l'avait reconnu : il n'oubliait jamais un visage.

— Vous êtes le monsieur qui rejoignait maman dans sa chambre. Elle voulait que je dorme dans la roulotte, ces soirs-là. Mais je ne sais pas ce que c'est, un mécène.

Le capitaine avait hoché la tête. Trop compliqué.

Owain avait vite changé de sujet. Il lui avait montré son livre – son trésor.

— *La vie des Saints de la Bretagne Armorique*, commenta le capitaine.

— Maman me racontait les histoires, moi, je regardais les images. Elle me montrait les saints qui protègent la Bretagne, presque tous des émigrés de chez nous, elle disait. Pendant qu'on priait, à genoux, je m'inventais un père dans ces portraits.

À présent, il frotte. Et il chante.

*Les genoux rougis, tel un pénitent,
Les yeux dans le vague et du vague à l'âme,
Je frotte et je prie, tout en même temps,
Mon esprit divague en brossant les lames.*

Un couplet tout neuf. L'équipage a bien remarqué qu'il aime la poésie. Pendant qu'il récite, il travaille. Alors on lui invente de nouvelles strophes.

— Je connais par cœur *Le voyage de Saint-Brendan* ! a-t-il précisé un jour, au second, au bosco, ou à un matelot. Il a visité le paradis ! Le paradis, c'est là où maman est partie. Alors j'y vais aussi, c'est elle ma famille. Il paraît que c'est au ciel. Moi, je crois plutôt que c'est dans la mer. Sur une île. Emain Ablach. Maman m'a dit qu'elle devait être toute proche du pays dont elle venait.

Parfois, le second lui demande d'aller dans la cale. Owain n'aime pas y descendre.

— Il y a plein de troncs d'arbres morts ! On les a arrachés à leurs racines !

— C'est pour en faire des poteaux. Ils soutiendront les couloirs sombres des mines de charbon dans les profondeurs glacées du sous-sol gallois, là où jamais la moindre racine ne s'est aventurée. Au retour, le bateau sera rempli de cette même roche qui noircira ses planches, son pont, et son ventre.

Tout ce qu'il comprend, c'est qu'il faudra briquer, du matin au soir, pour éliminer cette poussière toute noire...

*C'est un autre que moi qui frotera, qui frotera,
Car à ce moment-là, s'rai plus là, s'rai plus là,
S'moquera plus de moi, j'aime pas ça, j'aime pas ça,
Car à ce moment-là, s'rai chez moi, s'rai chez moi.*

Il a inventé cette strophe tout seul.

— Je serai avec maman, sur Emain Ablach, où il y a des fleurs, des arbres et des oiseaux qui chantent. J'aime les oiseaux.

Mais, aujourd'hui, le vent s'est levé, le bateau donne de la gîte, les vagues cognent sur la coque, Des nuages boursoufflés pompent leur cargaison d'eau dans les vagues, prêts à la recracher sur les hommes.

Un cormoran s'est posé sur le mât de misaine. Il a déployé ses ailes afin de les faire sécher. Un signe. A-t-on déjà vu un cormoran blanc comme la neige ?

De là-haut, on doit voir au-delà des nuages, alors il s'accroche au mât et il monte, une lampe à huile dans les mains. Il a souvent regardé les matelots grimper dans les haubans et les galhaubans pendant qu'il restait vautré sur le pont.

Plus il monte, plus le vent souffle. Il entre par ses oreilles, s'agite sous son crâne. Un voile a commencé à se déchirer dans sa tête, un voile qui l'empêchait de comprendre le monde. Il ferme les yeux une seconde. Quand il les rouvre, les mots affluent d'eux-mêmes, sans qu'il les appelle. Tout devient clair.

Il s'arrête à mi-hauteur. Au-dessus de lui, la pointe du mât érafle la croûte des nuages et laisse une trace dans son sillage. Il n'a pas peur. Les embruns salés ne l'éclaboussent plus, mais une eau froide et douce le gifle sans répit à présent.

Il lève la tête, ressent les oscillations de la coque. Au loin se découpe la silhouette d'une côte. La rassurante présence d'une montagne vient contrecarrer l'élément liquide, dressant son sommet au milieu du vide.

— Terre !

Son appel se délite dans les flatuosités du vent. Il s'égosille, agite son corps dégingandé. Sa lampe se balance au bout de son bras, comme un insecte de lumière qui volette autour de son nid.

Un homme l'aperçoit enfin ; le second, le bosco ou un matelot, il ne sait pas trop. L'homme s'arrête, désigne le jeune homme. Des exclamations de surprise parviennent jusqu'à lui. Il reprend son cri, le bras pointant vers l'échancrure terrestre.

— Terre !

Enfin, son manège attire l'œil du capitaine qui lui hurle un ordre :

— Descends ! Il n'y a par ici aucune terre, rien que des vagues qui se succèdent.

Personne d'autre ne voit cette montagne.

— J'ai trouvé le paradis... se dit-il.

Sur le pont, les hommes continuent à lui faire de grands gestes, l'invitant eux aussi à redescendre. La pluie redouble, s'échappant de l'abdomen des lourds nuages que le mât déchire sans le vouloir.

Owain sait qu'il tient peut-être le salut de tous ces marins dans sa main.

— Je vais leur montrer le chemin...

Tout là-haut, pour confirmer ses dires, le cormoran aux ailes d'ange s'envole sans effort en direction de la pointe rocheuse.

Alors, confiant, il étend également les bras et s'exclame :

— Suivez la lumière, suivez-moi !

L'instant d'après, il flotte dans les airs, les membres écartés, et rit de la facilité avec laquelle son corps trouve sa place dans cet élément.

— Je suis un oiseau...

Il s'essaie à quelques mouvements et aussitôt son être adapte sa courbure afin de conserver ce nouvel et fragile équilibre avec les courants d'air.

Il donne une impulsion et glisse sur le parcours du vent, orientant ses muscles vers l'aiguille qui perce le ciel là-bas, et qui l'attire irrémédiablement. Il est limaille et, vue du dessous, sa lumière est boussole.

Enfin, les marins le croient, la barre s'agite, le gouvernail se ravise, les voiles reprennent leur bombance. Alors, telle une figure de proue, pointant sa lampe devant lui, Owain les guide, bien au-dessus des flots qui, parfois, lancent une lame orgueilleuse afin de l'attraper.

Il se rapproche de l'île, laisse le bateau sur sa lancée. Bientôt, il survole une plage où s'ébattent des coursiers d'or jaune et de pourpre. Bientôt, il surplombe la cime de grands arbres qui s'élèvent vers le soleil dans un ciel apaisé.

— Tu vois, maman ? Tous ces chariots d'or, d'argent et de bronze !

Au centre de l'île, des sentiers convergent vers un pommier majestueux. À son pied, une source irrigue des vergers qui ne connaissent pas l'hiver. Des gens remplissent des hottes de fruits mûrs sous une pluie de fins pétales.

Plus loin, des enfants s'ébattent dans des sources chaudes.

— Tu entends leurs rires, maman ?

Depuis le sol, une jeune femme d'une grande beauté s'adresse à lui.

— Bienvenue dans mon île, Owain.

Il lui fait signe.

— Je vais revenir !

Il effectue un demi-tour, et repart vers le bateau qui termine sa course et s'apprête à relâcher à l'abri d'une crique. Il s'approche du bord où les marins l'espèrent...

Le capitaine lui dit :

— Reviens avec nous, Owain !

Le jeune homme lui répond, sans que l'on puisse savoir d'où lui viennent ses mots :

— À présent que j'ai vu de mes yeux les bienfaits d'Emain Ablach, rien ne me retient plus parmi les hommes.

Le capitaine reprend :

— Tu es trop jeune pour partir comme ça.

Le jeune homme refuse de nouveau.

— Non, capitaine, ma place est là-bas, maintenant.

Sur le bateau, les embruns s'offrent des pirouettes avant de s'abattre sur le pont. Un attroupement se crée autour du mât de misaine, là où le mousse git, inconscient, depuis sa chute. À côté de lui, une lampe à huile s'est écrasée et le combustible fait tache sur le bois briqué, refusant de se mélanger à l'eau salée.

Le capitaine est penché au-dessus du corps :

— Reviens avec nous, Owain !

Mais le mousse conserve un sourire énigmatique. Un filet de sang coule de la commissure de ses lèvres.

Alors, le capitaine reprend :

— Tu es trop jeune pour partir comme ça.

À cet instant, le second annonce que la tempête approche. Le vent redouble d'intensité et, au loin, des nuages menaçants deviennent une montagne prête à s'abattre sur eux.

— Fais amener les huniers, le foc et le clinfoc ! Prends un ris dans la grand-voile ! À la manœuvre ! ordonne le capitaine.

Il demande encore :

— Mettez-lui son gilet, celui avec des boutons de cuivre en forme d'ancres et de canons. Nous le rendrons à la mer plus tard. Les courants le guideront vers le havre de paix de ses rêves.

Pendant que les marins s'exécutent, le capitaine récupère, au sol, le livre qui ne le quittait jamais. Il est ouvert sur la page consacrée à Saint-Brendan.

Enfin, la tempête s'éloigne, les vents se calment. Les marins finissent de coudre le jeune homme dans de la toile à voile. Ils déposent ensuite son corps sur un panneau d'écouille et attachent à ses pieds un sac de charbon – ce charbon dont il ne voulait rien savoir. Le capitaine reprend *La vie des Saints de la Bretagne Armorique* : il s'apprête à en lire quelques extraits consacrés à Saint-Brendan. Bientôt, le second, le bosco ou un des matelots soulèvera la planche et fera glisser le corps.

Le 2 octobre de cette même année, près de Port Navalo, la mer rejeta le corps d'un jeune homme ayant séjourné plus de deux mois dans l'eau.

Il fut sobrement enterré sur le chemin côtier bordant le bourg d'Arzon.

Lors d'un de ses passages dans le golfe, le capitaine tomba nez à nez avec la tombe.

— De qui s'agit-il ? demanda-t-il.

— Personne ne le connaissait. Sur son gilet, il y avait encore des boutons de cuivre en forme d'ancres et de canons, alors on l'a appelé *Le Petit Mousse*.

— Vous avez bien fait...

Le lendemain, il déposa là un vieux livre à la couverture usée, entre un bouquet de fleurs séchées et quelques colifichets.

Erwann Avallach

Le vent d'autan

L'avion avait dû reprendre son envol après un premier atterrissage empêché par des bourrasques violentes. Le commandant de bord expliqua au micro qu'il attendait la décision de la tour de contrôle de Blagnac d'atterrir ou d'être déroutés sur Bordeaux. Sa voix très professionnelle se voulait rassurante mais les passagers étaient blêmes.

Béatrice se mit à respirer nerveusement l'huile essentielle qui ne la quittait jamais. *Ylang Ylang*, presque son doudou.

Elle se tassa dans son siège et jeta un coup d'œil sur ses voisins. Celui de gauche semblait abîmé dans une profonde prière remuant à peine les lèvres. Celui de droite scrollait frénétiquement son téléphone comme s'il espérait une connexion salutaire.

Le pilote reprit le micro au bout de quelques minutes interminables « Mesdames, Messieurs, j'ai le plaisir de vous informer que nous avons l'autorisation d'atterrir. »

Un profond soupir de soulagement des passagers se fit entendre sans dissiper totalement leur inquiétude. Elle était attendue à la sortie F mais l'accueil reçu manquait de chaleur et de spontanéité.

Durant le trajet jusqu'à Toulouse, ils échangèrent à peine quelques banalités. Même le récit des péripéties de son vol ne souleva que peu d'intérêt.

Elle mit le malaise ressenti sur le compte du vent d'autan qui soufflait depuis deux jours et qui avait perturbé tout le monde, à commencer par elle.

On la déposa devant l'immeuble du petit appartement qu'elle possédait dans le centre-ville. Elle prit l'ascenseur jusqu'au dernier, ouvrit la porte et alluma la lumière.

Elle accrocha sa parka dans l'entrée et traîna sa valise jusqu'à la chambre. Elle vérifia que le lit avait été fait, ce qu'elle apprécia beaucoup et se promit de les remercier de vive-voix.

Au salon, elle alluma toutes les lampes et brancha la guirlande lumineuse qui lui rappelait Noël en toute saison.

Le chauffage allumé rendait le lieu accueillant. C'est sympa, ils sont passés. C'est rassurant de savoir qu'ils ont le double des clés et qu'ils veillent que tout se passe bien quand je ne suis pas là.

Elle se mit à défaire sa valise qu'elle avait soigneusement préparée depuis plusieurs jours. Elle sortit les cadeaux qu'elle allait offrir à chacun d'eux.

Elle prit sa douche et enfila son douillet pyjama jaune.

Dans le frigo, elle prit un plat préparé qu'elle passa au micro-ondes. Elle posa le plateau sur un coin de la table d'où elle pouvait regarder la télévision.

Le lendemain matin, elle entendit sonner. Elle mit ses chaussons et courut jusqu'à la porte. Le sourire sur son visage s'effaça, ce n'était que la gardienne de l'immeuble.

— Bonjour, comme j'ai vu de la lumière, je suis venue vérifier que tout allait bien.

— Oui, merci madame, bonne journée, répondit-elle sèchement en claquant presque la porte au nez de l'importune.

Elle prit son flacon d'Ylang Ylang et le respira longuement.

Elle se mit à attendre leur visite. À guetter un signe mais ils ne se manifestèrent pas.

Au quatrième jour, le vent soufflait plus fort. Il était donc reparti pour encore trois autres journées.

Son malaise devint désarroi devant le silence de son téléphone. Elle se sentait comme une invitée indésirable. Une petite chose abandonnée. Une pensée vite rejetée, la traversa :

— Après tout ce que j'ai sacrifié pour eux.

Elle avait toujours refusé la posture de victime.

— Mais là, quand même... Depuis des années, je devance tous leurs besoins. Ma prévenance allait jusqu'à vouloir leur éviter l'humiliation de la demande.

Béatrice fit plusieurs tentatives proposant une sortie, une balade. Les réponses restaient évasives, à peine poliment désolées.

Voilà une semaine qu'elle espérait les voir pendant son court séjour.

Parisienne harassée par son travail de RH, elle revenait régulièrement se ressourcer dans sa ville natale.

La colère, d'abord refoulée, montait en elle, intensifiée par ce vent dont on dit qu'il rend fou. Elle cessa de les appeler. Avec l'espoir inavoué qu'ils allaient enfin se manifester. S'excuser même.

Mais le silence perdura.

Elle allait repartir bientôt. Le constat de l'échec de son voyage lui laissa un goût amer.

Ne supportant plus le vent qui faisait vibrer les fenêtres, claquer les portes et s'engouffrait dans les maisons, elle mit des boucles Quiès.

Au sixième jour, traverser la ville devenait dangereux, les tuiles arrachées des toits avaient blessé plusieurs passants.

Elle se sentait prise au piège ne pouvant pas sortir pour voir du monde ou se changer les idées. Le petit bistrot qu'elle avait découvert l'année dernière et qu'elle voyait de sa fenêtre, était fermé faute de clients.

Ce tête-à-tête avec elle-même l'obligeait à vraiment regarder sa situation. Ce qu'elle avait soigneusement évité jusqu'alors.

Des pensées se bouscullaient dans sa tête.

— En me privant, je voulais acheter leur affection ? Leur reconnaissance ? Leur dépendance ? Et si c'était plutôt la mienne ? Était-ce l'illusion de ma puissance ? Une codépendance ?

Elle repoussa l'idée, en colère.

Elle prépara son breuvage favori et le but en regrettant presque le temps où elle fumait et où la cigarette était une compagne consolatrice.

— Je vais tout arrêter. Non, je ne peux pas, qu'est-ce qu'on va penser de moi. Je vais les blesser et les perdre. Je ne supprimerai pas tout, mais ils verront la différence. Bof, se reprit-elle, pour mettre cet argent sur un livret A ? Quel intérêt ? Et si en soulageant mon porte-monnaie et ma conscience, ils avaient donné un sens à ma vie ?

Ce fut un choc.

L'enfermement forcé dans ce petit espace lui devenait de plus en plus pesant. Même le balcon qui lui avait été si précieux pendant le confinement de 2021, lui était interdit à cause de ce fichu vent.

Elle se remémora les angoisses de cette période, les médias hypnotiques diffusant en boucle une ambiance de fin du monde.

Malgré la méfiance gardée de ce moment-là, elle alluma la télé espérant apaiser le tourbillon de la double tempête qu'elle traversait. On y montrait le micocoulier centenaire qui avait été arraché par le vent en plein centre-ville.

Elle pensa à nouveau à cette période « COVID » où la peur amplifiée par les médias avait changé les gens, créé des ruptures dans les familles ou entre amis. On avait l'impression que le monde s'était fracturé en deux camps irréconciliables : les pro et les anti

On avait le sentiment que plus rien n'avait de sens. Ni d'avenir.

Les rapports humains avaient insensiblement ou parfois brutalement changé.

Comment se projeter dans l'avenir quand la mort semblait tapie à chaque coin de rue ? Quand le moindre déplacement relevait de l'héroïsme ?

Elle repassa le film de sa vie à cette époque. Elle aussi, le Covid l'avait changée. C'est à ce moment-là que l'aide raisonnable qu'elle leur apportait était devenue « open bar ».

— Je ne me suis jamais posé la question de savoir comment ils le vivaient.

Elle se réveilla en sursaut vers quatre heures du matin. Elle essaya de se rendormir mais le flot de ses pensées l'assaillit.

Dehors, les rafales de vent redoublaient de puissance.

Elle somnola devant la télé qui transmettait des directs sur les dégâts causés par cette tempête particulièrement violente. Il y avait eu des blessés, d'autres arbres arrachés. Les pompiers avaient accompli des centaines de sorties. Les habitants étaient invités à rester chez eux et ne se déplacer qu'en cas de nécessité.

Elle se leva vers dix heures et réalisa qu'ils ne l'avaient même pas appelée pour prendre de ses nouvelles et s'inquiéter de sa situation.

— Finalement, moi non plus, constata-t-elle étonnée.

Elle prit une douche et lava longuement ses cheveux comme si cela lui permettait de délayer toutes ces idées inconfortables.

Étrangement, elle se ressentait mieux qu'elle n'eût espéré.

Elle cessa de penser à eux comme un bloc indissociable. Dans le fond, pourquoi me suis-je imaginée que j'allais, que je devais les « sauver » ?

Ce ne sont « que » des neveux et des petits cousins.

Elle revit le visage de sa nièce Noémie. Forte personnalité qui sous ses airs de grande douceur dominait un mari plutôt falot.

Elle pensa à son petit cousin Jules et son poil dans la main.

Elle se rappela les entreprises de séduction des jumeaux. Louis et Léo dont les entreprises échouaient régulièrement.

À quelques détails près, ils avaient une méthode infallible. Par petites touches, chacun, à sa manière, racontait sa situation difficile, ne demandant rien, affirmant que cela allait s'arranger.

Elle tombait régulièrement dans le panneau et faisait des virements qu'elle estimait nécessaires.

Elle savait aussi que divorcée et sans enfants elle était sensée avoir moins de besoin. Qu'elle devait faire preuve de générosité et d'empathie. Peut-être pour être mieux acceptée ? Peut-être pour éviter les jugements sur sa situation ?

Certes, elle payait cher les petits services rendus mais elle s'était convaincue que jouer ce rôle de « soutien des jeunes », lui donnait une place au sein de la famille/

Elle se prépara un chocolat chaud dans lequel elle ajoutait toujours un peu de cannelle et de gingembre.

L'amertume et la déception semblaient apaisées. Se sentant animée d'une énergie nouvelle, elle se dirigea d'un pas ferme vers son ordinateur. Elle souriait en l'allumant.

Elle consulta son solde bancaire puis, déterminée, elle se mit à surfer sur internet.

De recherche en recherche, de site en site, son idée prit forme : le meilleur moyen de rencontrer son âme sœur ?

Le résultat la mit en joie.

Elle s'inscrivit à une somptueuse croisière pour célibataires.

Dehors, le vent s'était adouci. Au neuvième jour comme l'affirment les Toulousains.

Baya Boualem

Mondialisation

21 mars, Dans une petite commune du Pas-de-Calais

La crue de l'automne avait inondé le salon et la salle à manger de Patricia Lemaire. Elle avait dû attendre le classement en catastrophe naturelle, puis la venue de l'expert des assurances. Son dossier avançait enfin : elle avait eu le feu vert pour la remise en état. L'artisan qui avait établi le devis attendait la livraison des lattes de parquet, pour venir refaire le sol. Il était temps ! Elle commençait à en avoir assez de cette vie, confinés dans les chambres du 1er étage ou dans la minuscule cuisine du rez-de-chaussée pour les repas puisque le salon salle à manger était condamné. L'artisan lui avait annoncé la première semaine d'avril pour réaliser les travaux. Elle avait donc invité toute la famille pour le dimanche de Pâques, le 22 avril. Elle avait hâte !

22 mars, Service de météorologie du Caire

Mustapha vérifia à nouveau les résultats : 50 km/h. C'était, pour la journée du lendemain, la force maximale estimée des rafales du khamsin, cette tempête de sable saisonnière, soufflant pendant cinquante jours, et charriant de la poussière d'ouest en est, depuis l'Afrique du Nord. Les consignes étaient claires : l'alerte devait être déclenchée à partir de 100 km/h. Pas d'inquiétude donc et pas besoin d'en référer au chef. Il était rassuré.

23 mars, Porte-conteneurs Sea Lion IV

Satyajit Banerjee, le capitaine du Sea Lion IV, était inquiet. Le vent de sable qui s'était levé la veille ne faiblissait pas. La visibilité était de plus en plus faible tant le brouillard de poussière était intense et les rafales forcissaient d'heure en heure. Le récent bulletin météo qu'il venait de consulter n'annonçait pas de pointes au-delà de 100 km/h. Pourtant, l'anémomètre avait enregistré cent-vingt, dix minutes auparavant.

De surcroît, ils venaient d'entrer dans la partie du canal la plus délicate tant par son étroitesse que par ses hauts fonds rocheux. Par vent fort, le grand franc-bord associé au faible tirant d'eau du Sea Lion IV le rendait très peu manœuvrant. Le capitaine Banerjee avait passé les commandes aux deux pilotes du canal, montés à bord, ainsi que les règles de navigation du canal le prévoyaient. Même s'il ne comprenait pas leurs échanges en arabe, il sentait que la situation dégénérerait. Le premier pilote avait d'abord exigé qu'on augmente la vitesse du navire, allant même jusqu'à dépasser les limites autorisées sur cette portion du canal. Ensuite, il avait demandé de mettre la barre à gauche toute, puis, à droite toute. Le second pilote, en désaccord, avait réagi et le capitaine Banerjee se demandait s'ils allaient en venir aux mains. Soudain, un coup de vent encore plus violent que les précédents se fit sentir. Le Sea Lion IV commença à dériver. Il était urgent de remettre le navire dans la bonne direction. Sans que les deux pilotes, totalement dépassés, ne s'y opposent, le capitaine Banerjee reprit les commandes. Il savait qu'une dizaine de bateaux le suivaient et se retrouveraient coincés s'il ne reprenait pas sa route. Sans compter le trafic en sens inverse, qui, à cet endroit étroit du canal, se faisait par le même passage, en alternance. S'il ne libérait pas les lieux, la circulation serait bloquée dans les deux sens, ce qui provoquerait assez vite un embouteillage sans précédent. Le capitaine ordonna de réduire la vitesse et précisa le cap à tenir au timonier. Malheureusement, avec sa cargaison de plus de quinze mille conteneurs, ses quatre cents mètres de long, soixante de large et vingt de hauteur, il fallait du temps au Sea Lion IV pour réagir. Beaucoup trop pour l'empêcher de s'enfoncer dans le sable, en diagonale, la proue embourbée dans une rive et la poupe touchant presque l'autre côté, bouchant ainsi totalement le canal.

23 mars, Station de contrôle du canal numéro 6

Comme à son habitude, Youssef regardait le mur d'écrans devant lui en commençant par le premier et en balayant du regard les suivants, l'un après l'autre, jusqu'au dernier. Ensuite, il reprenait sa surveillance, toujours dans le même ordre, toujours avec le même rythme. Arrivé pour la troisième fois à l'écran numéro quatre, Youssef remarqua que quelque chose clochait. Il s'y attarda sans passer à l'écran cinq quand il constata que le Sea Lion IV avait quitté sa trajectoire et commençait à partir à l'oblique, droit vers la rive. Incrédule, il assista en direct au blocage du canal, dont, à cet instant, il n'imaginait pas encore les conséquences désastreuses.

24 mars, Bureaux de l'Autorité de contrôle du canal

L'amiral Mansour Al-Saeed, responsable de l'Autorité de contrôle du canal, préparait le communiqué qu'il allait diffuser. Il avait dû subir les foudres du président de la République qui l'avait sommé d'être rassurant, l'enjeu pour le pays, d'image mais aussi financier, étant de taille. En effet, chaque jour de fermeture représentait pour le pays un manque à gagner de plus de douze millions de dollars. Mansour comptait expliquer qu'une entreprise néerlandaise, spécialiste des renflouages de bateaux échoués était déjà à pied d'œuvre et qu'elle estimait à quelques jours la libération du Sea Lion IV. De surcroît, il allait préciser que dès le trafic rétabli, le canal fonctionnerait vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour permettre aux navires bloqués de rattraper une partie du retard accumulé. Ainsi, après la réouverture, seulement trois jours seraient nécessaires pour résorber l'embouteillage de bateaux en attente. Il espérait ainsi montrer qu'il maîtrisait la situation.

25 mars, Wall Street

L'annonce du blocage du canal avait produit un véritable séisme. Le cours du baril avait commencé à grimper juste après et depuis, il ne cessait de le faire. Il faut dire que le nombre de supertankers bloqués derrière le Sea Lion IV augmentait d'heure en heure. Travis Johnson, trader pourtant aguerrri, avait du mal à arrêter une position, tant les turbulences traversées étaient fortes. Certains de ces collègues se basaient sur l'annonce de l'autorité du canal et estimaient à quelques jours la durée de la perturbation. Néanmoins, on commençait à entendre des spécialistes parler de semaines. Sur les réseaux sociaux circulaient de nombreuses photos ridiculisant les engins de chantiers déployés, comparés à des fourmis, face au mastodonte

embourbé, ce qui entretenait le doute. Travis, jusqu'à présent si sûr de lui, doutait et un vent de panique le submergeait. Jusqu'où le cours monterait-il ?

25 mars, à bord du Blue Ocean

Le capitaine Hans Schneider était mal à l'aise. Il avait pourtant essayé d'argumenter auprès de l'armateur mais rien n'y fit. La Blue Ocean Corp. lui ordonna, pour économiser le carburant, de stopper les machines dix-huit heures sur vingt-quatre. L'aération des cales s'en trouvait considérablement diminuée et le capitaine craignait que la cargaison en pâtisse. Il transportait tout de même plusieurs milliers de moutons vivants et il savait que même sans aléas, les conditions de transport des bêtes n'étaient pas idéales. Sans aération et avec des restrictions, il craignait donc le pire. Il avait eu beau dire que si des activistes de la cause animale apprenaient la nouvelle, la Blue Ocean Corp serait en mauvaise posture, l'armateur ne voulut rien savoir.

26 mars, Siège de l'IMAC (International Maritim Assurance Company), Luxembourg

Le service contentieux de l'IMAC était submergé par une avalanche de dossiers. Quatre-cent trois navires étaient maintenant bloqués et quatre-vingt-onze avaient choisi de se dérouter par le cap de Bonne Espérance, rallongeant d'une semaine à dix jours leur temps de trajet. Un bon quart des navires concernés avaient l'IMAC comme assureur. Les dossiers étaient complexes à monter, la responsabilité du blocage n'étant pas encore établie par les experts. L'autorité du Canal et la Sea Lion Corp se rejetaient mutuellement la faute. L'IMAC était aussi l'assureur de la Sea Lion Corp. Ainsi, elle se retrouvait, dans tous les dossiers des bateaux retardés, en position de se réclamer à elle-même des dédommagements pour préjudice, puisque la Sea Lion Corp. était à ce stade de la situation, considérée, comme responsable des dommages engendrés, à parts égales avec l'autorité du Canal.

27 mars, Siège de l'International Fund for Animal Welfare, La Haye

Anneliese Van Dormael venait d'apprendre que cent cinquante mille moutons faisaient partie de la cargaison de plusieurs des bateaux bloqués en amont du canal. Un témoignage anonyme assorti de photos alarmistes leur était parvenu à ce sujet. Il était précisé que la nourriture et l'eau des animaux était rationnée, en attente de l'approvisionnement quand les bateaux auraient rejoint Suez, et qu'en plus, l'aération des cales était restreinte depuis que les moteurs avaient été arrêtés. Anneliese, furieuse, décida d'agir sans attendre. Elle contacta le groupe des verts de l'assemblée européenne, dont elle connaissait bien le président. Ils élaborèrent un plan d'actions concertées. L'objectif était, avec l'aide des médias, de déclencher des mobilisations citoyennes dans l'ensemble de la communauté européenne. Le sort des moutons serait l'occasion de rappeler la nécessité de réduire la consommation de viande à l'échelle mondiale.

29 mars, Rédaction du Journal Le Monde, Paris

Depuis que le canal était bloqué, le journal consacrait tous les jours un article à l'avancée de la situation. Aujourd'hui, le comité de rédaction avait opté pour une double page tant la mobilisation orchestrée par les verts européens tournait au tsunami. Dans toutes les capitales, des manifestations avaient lieu, à la même heure dans lesquelles, pêle-mêle, on voyait s'entrechoquer des slogans qui parfois n'avaient rien à voir avec le sort des moutons captifs. C'était l'occasion pour des opportunistes en quête de cataclysme ou des citoyens mécontents ou inquiets, d'exprimer leur colère contre leurs hommes politiques, leur préoccupation face à l'état du monde devenu fou, leur rejet de la mondialisation ou leur souhait d'un repli nationaliste voire identitaire.

Même à la rédaction, les journalistes se disputaient la façon de traiter le sujet, certains le voyant comme un soufflé qui allait vite retomber dès le canal libéré, d'autres comme une lame de fond insurrectionnelle, qui risquait de tout balayer sur son passage.

23 avril, Dans une petite commune du Pas-de-Calais

Régis Francœur était désœuvré. Sa petite entreprise, spécialisée dans la pose de parquets, était presque à l'arrêt. Il attendait une livraison d'un gros stock de lattes en provenance de Chine, entreposées dans les

conteneurs vingt-huit et vingt-neuf du Sea Lion IV. Le bateau avait été dégagé du canal pour permettre la reprise du trafic le 1er avril, mais il n'avait pas repris sa route. Il avait été remisé dans un bassin de rétention, où des experts se penchaient sur l'état de sa coque, pour vérifier sa capacité à reprendre la mer mais aussi pour déterminer les causes de la dérive et les responsabilités dans l'échouage funeste.

L'artisan devait faire face à une avalanche de messages insistants de ses clients impatients. Le premier auquel il avait répondu s'était montré très incrédule lorsqu'il avait tenté d'expliquer que les lattes de son futur parquet se trouvaient dans le bateau dont le monde entier parlait. Les clients suivants n'avaient pas mieux compris maintenant que les médias avaient annoncé la reprise du trafic. Le pire avait été atteint la veille, lorsqu'il avait vu débarquer la famille Lemaire au grand complet. Ils étaient entrés comme une véritable tornade, prêts à en découdre. Pour calmer leur colère, Régis prit l'option de leur prêter sa maison pour leur réunion familiale.

Pendant le repas bien arrosé, il fut évidemment question des sujets du moment : maltraitance animale, dérèglement climatique et bien sûr produits chinois et mondialisation. Au moment de trinquer pour le dessert, ils en vinrent conjointement à la conclusion que « c'est quand même dingue qu'il faille la mondialisation pour rapprocher les voisins ! »

Véronique Narat

Nuit agitée

Le jour tombe dans la mer noire, ourlée d'écume. Le vent d'ouest souffle fort, par rafales. La météo annonce un assaut dantesque. Je ne crains rien, je ne tremble pas. Aucun coup de tabac ne m'a arraché une seule ardoise.

Le précédent ouragan a mugé toute une nuit ; je suis restée debout quand les pins du camping se couchaient. Comme toutes les maisons de pêcheurs, je me suis réveillée intacte. Ancrées dans le sol granitique, dos au vent dominant, j'ai résisté impassible.

Ce soir, mes habitants ont pris soin de moi : la femme a attaché mes volets ; l'homme a mis les poubelles dans le garage. Comme la porte du cabanon battait, il l'a verrouillée après y avoir rangé la brouette.

La tempête se lève. Les drisses s'entrechoquent en cadence au port, je les entends sans crainte. Des voix s'élèvent à l'intérieur, des cris, du verre brisé, un gémissement, une porte claque et mes murs tremblent. Toujours droite, je résiste. Une fois encore.

Élisabeth Guélaën

Rouge

Dans *tempête*, il y a tempe. Derrière mes tempes, il y a mon crâne. À l'intérieur de mon crâne, ça tempête dur ! Pourquoi ?

Reportons-nous à la soirée d'hier.

J'étais arrivé avec dix minutes d'avance, histoire de réduire les effets négatifs du stress (paraît qu'il en existe de positifs, je demande à voir). Tendre une main moite n'est pas flatteur pour une première rencontre. Elle était déjà là.

À m'attendre ?

J'y ai cru.

J'ai balbutié un vague bonjour à la robe rouge. Elle a cligné des yeux. J'ai ajouté : j'ai rendez-vous avec vous. Elle a secoué la tête et son rire m'a vrillé les tympans, s'est diffusé sous mes tempes, a percé ma boîte crânienne. Ma matière grise a viré au noir. Neurones et synapses se sont écrabouillés. Le sang a giclé de mes narines, de mes oreilles. J'ai vu rouge, comme sa robe, comme le mur contre lequel je l'ai aplatie.

Depuis, je barbouille le béton de ma prison à coup de tête cabossée.

Le rouge m'émeut, je ne sais pourquoi.

Jacques Koskas

Trahison

À mesure que leur différend éclatait, ses yeux clairs semblèrent s'obscurcir comme un ciel d'orage. Plus qu'un vague à l'âme, une sensation nauséuse l'envahit.

Elle se souvint de l'éblouissement de leur rencontre, des ballades sur les sentiers, des gestes de l'amour qui l'enveloppaient d'une joie sereine, souvenirs foudroyés par l'intranquillité du moment.

Le vent de la discorde mettait en pièces les moments heureux et la beauté des sentiments. Si forte était la tempête, qu'elle tremblait à présent, secouée par la vague de la trahison, ses rêves brisés cognant à ses tempes douloureuses, tels des bois flottés se fracassant contre les rochers.

Perdue dans l'océan de sa déréliction, une lame de fond l'emporta, tout devint obscur et elle s'y noya.

Il se tenait face à elle, devenu un étranger voulant juste sauver sa peau, ne pas être englouti par les reproches.

— La tempête finira bien par se calmer et la rejeter sur le rivage, songea-t-il.

Il se vit déjà la consoler et être pardonné.

Joëlle Caujolle

Tumultes

La tempête approche. Tout est noir dans les alentours. Je me roule en boule dans un coin. Mon cœur bat à tout rompre. J'ai vraiment peur d'y rester cette fois. Ce n'est pas la première tempête que je vis, mais celle-ci paraît plus violente. J'ai l'impression que l'atmosphère s'est alourdie. Je n'entends plus aucun bruit.

Soudain, l'orage est là. Tout tourne autour de moi. J'ai la sensation d'être dans un manège. Je tremble de tous mes membres, impossible de me contrôler. Je sers mes genoux contre moi. Je tente de respirer comme je peux, une grande inspiration suivie d'une lente expiration.

Je crois percevoir une voix au loin. Celle-ci se rapproche de plus en plus. Je lève la tête et distingue une silhouette floue me surplomber.

— Flora, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Ça fait dix minutes que je t'appelle.

Je regarde autour de moi. Je remarque qu'à travers mes yeux embués de larmes, tout est redevenu normal. La crise d'angoisse se dissipe de mon corps et de mon esprit.

Marion Martin

Un potage

Belles-sœurs et mères au foyer, Lisa et Rita sont en vacances avec leurs enfants. Les pères à la maison, travail oblige !

Les mères font du potage. Aucun des enfants n'aime la soupe du jour. Tous font la grimace.

Lisa autorise sa fille à ne pas terminer son assiette. Rita impose à ses garçons de tout avaler. Trop tard : un enfant peut s'abstenir, les autres doivent achever leur potage.

Les mères se justifient ; le ton monte entre elles. De vieilles rancœurs surgissent. La fille juge la situation injuste, mais favorisée, elle ne dit rien. Les gamins lui reprochent son silence et réclament qu'elle prenne leur défense.

Mimant une maladresse, la fillette renverse son bol sur le sol. Tonnerre d'applaudissements des garçons. Les mères tempêtent devant le potage gâché et promettent une punition.

La tourmente apaisée, elles en rient et racontent leur tempête. Non pas dans un verre d'eau, mais dans une soupière !

Michèle Peyrat